

LE VILAIN MIRE



Il y avait jadis un paysan fort riche, travailleur, mais très près de ses sous, avide. Par tous les temps il attelait ses deux chevaux et partait avec eux cultiver ses champs. Bien sûr il avait tout le pain, toute la viande, tout le vin qu'il fallait, - mais pas de femme. A ses amis qui l'en blâmaient il répondait : « Trouvez m'en une bonne, je me marie tout de suite. » ... Ses amis un jour le prennent au mot : ils lui en trouveront une, disent-ils, la meilleure qui soit. Or, dans le même pays, vivait un chevalier veuf et qui avait une fille fort belle ma foi, et distinguée ; c'était seulement l'argent qui leur manquait. Les filles sans dot attendent longuement leurs noces, m'a-t-on dit. En tout cas le chevalier n'arrivait pas à trouver un mari pour la sienne, malgré toutes ses qualités.

Les amis du paysan, qui le savaient, allèrent le trouver, lui firent un beau portrait de leur compagnon et de ses richesses en or, en argent, en beau linge, et le père accepta. La fille, qui était obéissante et qui n'avait plus sa mère, hélas ! n'a pas osé dire non ; elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire d'autre.

Le paysan, lui, une fois la lune de miel terminée, vite terminée, se demanda s'il n'avait pas fait une très mauvaise affaire en épousant ainsi une fille de chevalier ! Il fallait bien qu'il continue de travailler aux champs s'il voulait rester riche, et pendant ce temps-là, pendant qu'il serait à la charrue, loin de la maison, sa dame sans doute y ferait rentrer les damoiseaux, jours de travail comme jours de fête ; le curé viendrait la cajoler, matin et soir... Bref le paysan était jaloux.

« Je suis marié, se disait-il, c'est fait ; le repentir ne sert à rien... Mais je peux me défendre d'avance, contre tout ce qu'elle pourrait faire ! Si je la bats tous les matins, elle pleurera tellement toute la journée pendant que je serai aux champs que personne ne pourra plus même penser à lui conter fleurette ... Et tous les soirs, quand je reviendrai, je lui demanderai pardon, je la consolerai ... »

Il se résout à cela, le vilain ! Le lendemain, de bonne heure, aussitôt qu'ils ont mangé le pain, le fromage, les oeufs à la poêle, aussitôt qu'elle a débarrassé la table, de sa grosse main il lui allonge d'énormes gifles qui laissent la trace des doigts sur les joues, il la saisit par les cheveux et il la bat, la bat, tout comme si elle l'avait mérité. Puis il court à ses champs.

Il l'avait bien prévu, sa femme pleure ; elle pleure sur sa mère morte, hélas ! Elle se maudit d'avoir accepté un pareil mariage : « Est-ce que j'allais mourir de faim ? Pourquoi n'ai-je pas dit non à mon père qui me livrait ? » Toute la journée elle se lamente.

Et le paysan, le soir, quand il revient, se jette à ses genoux : « Ma femme, ma douce, pardon, pardon ! Le diable m'avait tourné le sang. Je suis coupable, je suis triste. Toute la journée j'ai pensé à vous. Jamais plus je ne vous battraï. »

Il lui en conte tellement que la dame lui pardonne. Elle prépare un bon repas, ils le mangent ensemble, et ils s'en vont coucher en paix ... Mais le lendemain matin, même tintamarre que la veille. Le paysan la rosse à la volée avant de partir à sa charrue. Cette fois la femme se dit tout en pleurant : « Pas possible, il ne sait pas ce que c'est que d'être battu, il ne l'a sûrement jamais été - S'il savait ce que c'est, il n'agirait tout de même pas en pareille brute. »

Et voilà que passent sur le chemin deux messagers du roi montés sur des chevaux blancs. Ils saluent la dame et lui demandent, si elle veut bien, à se restaurer et se reposer un peu chez elle : ils sont fatigués.

- Volontiers, messires, voici du pain, du fromage et du vin. D'où êtes-vous donc, si je puis savoir ? Vous cherchez quelque chose ?

- Le roi nous envoie chercher un médecin, nous devons passer en Angleterre.

- Pourquoi en Angleterre ? dit la dame.

- Il faut un très grand médecin. La fille du roi est malade. Depuis huit jours elle ne peut plus ni manger ni boire, une arête de poisson lui barre et lui bouche le gosier. Le roi nous a comm...

- Les bons médecins ne sont pas tous au loin, répète la dame. Mon mari s'y connaît pour les humeurs ; je crois qu'il est

aussi savant qu'Hippocrate.

- Vous voulez rire !

- Oh ! non, fait-elle, je n'ai guère coeur à rire ... Mais c'est vrai qu'il est drôle, je vous préviens. Il est fait de telle sorte, il est si paresseux qu'on n'obtient rien de lui si on ne le bat pas.

- Vous dites ?

- Ce que j'ai dit. Il faut le battre pour qu'il accepte de vous soigner.

- Comme c'est curieux !

- C'est curieux mais c'est tout de même commode. Il guérit fort bien les malades quand il a été battu.

- Bon ! ... Soit ! ... Bon ! ... On n'oubliera pas ... Vous pouvez nous dire où il est, à cette heure-ci ?

Elle l'indique, ils y courent, ils le saluent de par le roi, ils lui ordonnent de venir avec eux.

- Pour quoi faire ?

- Parler au roi.

- Pour quoi faire ?

- Faire le médecin. Le roi a besoin de vous et nous sommes venus vous chercher.

Le paysan leur dit de le laisser travailler en paix, qu'ils sont fous, qu'il n'est pas du tout médecin et qu'il n'ira pas.

- Tu sais bien qu'il faut d'abord faire quelque chose, dit l'un des messagers.

- Eh bien, allons-y.

Ils prennent chacun un bâton et ils le battent de haut en bas, de bas en haut, jusque par-dessus les oreilles et par dessous le bas du dos. C'est le paysan qui ressent les coups, cette fois ! Il cède et il a honte ; les messagers l'entraînent au palais du roi. Il doit marcher à reculons entre leurs chevaux blancs, la tête basse.

- Alors, vous avez trouvé quelqu'un ? demande le roi quand ils arrivent à la cour.

- Le voici, Majesté, répondent-ils ensemble.

Le paysan a peur. Il les entend raconter au roi que c'est un très grand médecin, affligé seulement d'un très grand défaut, une paresse honteuse, mais que si on le bat comme il faut, il révèle des dons admirables ...

- Jamais entendu parler d'un médecin pareil, dit le roi. Mais essayons. Qu'on me le batte !

- J'y suis tout prêt, dit un sergent.

- Attendez, dit le roi, vous avez tout de même trop de hâte, je vais d'abord lui offrir de le payer.

Il s'adresse au paysan :

- Voici, Maître. Si vous voulez, je vais envoyer chercher ma fille. Je veux absolument qu'elle guérisse. Combien demandez-vous pour me la sauver ?

- Sire, de par le Christ qui jamais n'a menti, je ne suis pas médecin, je vous le jure, je ne sais rien de la médecine, je ne peux pas la guérir.

- Qu'on me le batte, dit le roi.

Les sergents s'en acquittent volontiers, et fort bien. Mais quand le paysan, une nouvelle fois, ressent lui-même ce qu'il a fait ressentir à sa dame, il se trouve fou de le supporter.

- Grâce, grâce, cria-t-il. Je vais vous la guérir.

- A la bonne heure, dit le roi.

La jeune fille était déjà dans la salle, pâle et blême. Il fallait la guérir donc, ou, mourir ! Mieux valait tout de même la guérir, essayer au moins. Le vilain, tout suant, réfléchissait tant qu'il pouvait : l'arête n'est pas dans le corps, elle est dans le gosier. Si donc j'arrive à faire rire la fille, l'arête remontera peut-être ... Il dit au roi :

- Que l'on fasse un grand feu ici et qu'on me laisse seul avec la princesse. Si Dieu veut je la guérirai.

- A la bonne heure, dit le roi.

On fit le feu, il fit le fou ! Et la fille qui le regardait n'arriva pas à se retenir. Elle rit, elle rit, et l'arête lui jaillit du gosier ! et le paysan bondit hors de la salle !

- Sire, Sire, voici l'arête de votre fille ... Je suis sauvé !

- Elle est guérie, dit le roi. Puis, après un silence : Vous êtes un grand médecin et je vous garde en mon palais. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

- Non, Sire, je vous prie ; je désire retourner chez moi.

- Non, Maître, je vous prie, je désire vous garder chez moi.

- Mon travail m'attend, Sire. Quand je suis parti hier, je devais porter le blé au moulin pour être battu. Il n'y a plus une once de farine chez nous.

- Pour être battu ? dit le roi. Il fit signe à ses deux sergents :

- Qu'on me le batte, soupira-t-il.

Quand le vilain, une nouvelle fois, ressentit lui-même ce qu'il avait fait ressentir à sa dame, de haut en bas, de bas en haut, jusque par-dessus les oreilles et par-dessous le bas du dos, il se trouva bien fou de le supporter.

- Grâce, Sire, je reste.

- A la bonne heure, dit le roi.

Le paysan, donc, est obligé de rester à la Cour, dans le château. On le rase, on le tond, on lui passe la robe rouge ; il respire un peu ... Mais les malades du pays ont appris la guérison ; ils accourent, ils assiègent le roi. Le roi médite en lui-même : « C'est juste », pense-t-il. Il appelle le médecin :

- Vous les entendez, Maître, dit-il. Prenez soin de ces gens-là, je vous prie. Guérissez-les.

- Grâce, Sire. Ils sont trop, je ne pourrai jamais les soigner tous.

- Dommage, dit le roi.

Il fait signe à ses deux sergents qui arrivent déjà avec un bâton.

- Qu'on me le ba.... commença le roi.

- Grâce, Sire, je vous les guérirai, si Dieu le veut.

- A la bonne heure, dit le roi.

- Que l'on fasse un grand feu ici, cria le vilain, et que tous les bien portants quittent la salle avec vous, Sire. Je dois rester seul avec les autres.

On fit le feu, il ne fit pas le fou, il parla aux malades :

- Par le Dieu qui m'a créé, je ne peux pas vous guérir tous, leur dit-il, la somme des maladies est trop forte et vous n'êtes pas assez résistants. Voilà donc ce que je vais faire. Je brûlerai dans ce feu le plus malade d'entre vous et quand il sera brûlé en entier, tous les autres n'auront qu'à absorber un peu de ses cendres pour être purifiés et fortifiés. Après ils n'auront plus qu'à rendre grâce à Dieu, ils seront guéris.

Les malades s'entre-regardent, cherchant le plus atteint ; chacun sent bien que ce n'est pas lui ; aucun ne l'avouerait, même si on lui donnait tout le pays normand ; aucun n'a plus rien.

- Tu brûles de fièvre, toi, dit le vilain, tu es certainement le plus mal.

- Mais pas du tout, Maître, vous m'avez soulagé si vite. Un mal dont j'ai pu souffrir si longtemps. Je suis guéri.

- Eh bien, alors, sauve-toi. Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Porte-toi bien, mon brave.

Le brave repasse la porte et dit au roi qui lui demande s'il va un peu mieux :

- Et comment, Sire ! Je suis plus sain qu'une pomme. Ah ! vous avez un médecin, un médecin...

Ai-je besoin de vous dire la suite, Messieurs et Mesdames qui m'écoutez si fort ? Il ne resta pas un malade, petit ou grand, pas un. La vue d'un beau grand feu est très revigorante sans doute puisque tous s'en allèrent en disant qu'ils étaient sauvés.

Le roi était aux anges, ébahi d'admiration :

- Comment donc avez-vous pu agir si vite, mon doux Maître ?

- Eh bien, Sire, je les ai charmés, oui, charmés. Je connais un charme plus puissant encore que le gingembre et la cannelle. Le plus puissant de tous sur la vie des hommes.

- Ah ! dit le roi. Vous aurez tout ce que vous voudrez, de l'argent, des chevaux, des troupeaux, et mon amitié si vous la voulez aussi, mon estime la plus haute en tout cas. » Le roi sourit avec douceur : « Mais ne m'obligez plus à vous prier

par des coups de bâton, mon ami. J'ai scrupule de frapper quelqu'un comme vous.

- Sire, Sire, merci, dit le vilain. Vous n'aurez pas besoin. Je suis tout vôtre maintenant et je le serai tant que je vivrai ; je crois que jamais plus je n'oublierai ce qu'il faut faire. »

Il retourna chercher sa femme, et en effet tous les témoins assurent qu'il l'aima et qu'il la chérit jusqu'à sa mort, sans la battre, sans la frapper. C'est elle, en fait, qui lui avait donné sa science et ses diplômes

Fabliau anonyme du XIIIème siècle



Le début en ancien français et sa traduction littérale

Jadis estoit uns vilains riches,
Qui mout estoit avers et chiches ;
Une charrue adès avoit,
Tos tens par lui la maintenoit
D'une jument et d'un roncin ;
Assez ot char et pain et vin
Et quanques mestier li estoit,
Mes por fame que pas n'avoit
Le blasmoient mout si ami
Et toute la gent autressi :
Il dist volentiers en prendroit
Une bonne, se la trovoit ...

Jadis vivait riche vilain
Qui était fort avare et chiche.
Toujours avait une charrue,
Que toujours il menait lui-même,
Par jument et roncin tirée.
Beaucoup de pain, de vin, de viande
Avait, et tant qu'il en fallait.
Mais de ne pas avoir de femme
Le blâmaient beaucoup ses amis,
Et tout le pays avec eux.
Il dit, s'il en trouve une bonne,
Qu'il la prendra bien volontiers.